



**HAL**  
open science

**”Aux lecteurs” : discussions formelles dans les avis,  
premiers-Paris et éditoriaux. Une comparaison du Siècle  
et du Figaro (1836-1901)**

Julien Schuh

► **To cite this version:**

Julien Schuh. ”Aux lecteurs” : discussions formelles dans les avis, premiers-Paris et éditoriaux. Une comparaison du Siècle et du Figaro (1836-1901). Colloque international ” Matière et esprit du journal ”, Mar 2010, Troyes, France. pp.155-180. hal-00987761

**HAL Id: hal-00987761**

**<https://hal.science/hal-00987761>**

Submitted on 6 May 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Aux lecteurs » : discussions formelles dans les avis, premiers-Paris et éditoriaux  
(1836-1901)**

*Julien Schuh*

La Une des journaux, par son format, par ses choix typographiques, par la manière dont sont agencées ses rubriques, impose une certaine réception ; elle agit déjà comme une forme d'information minimale, préjugant de l'intérêt de chaque nouvelle<sup>1</sup>. Les intentions des rédacteurs peuvent cependant nous échapper ; sans le contexte qui entourait chaque journal particulier, il devient difficile de saisir le sens ou la fonction de tel ou tel choix, qui peut s'expliquer par opposition à la maquette d'un autre journal, par un effet de mode, par une volonté de rupture ou de rapprochement avec d'autres formes de présentation qui ne relèvent parfois même pas du modèle journalistique (l'affiche, le livre...). Mais les remaniements de maquette font souvent l'objet de discours explicatifs de la part des rédactions, qui justifient leurs choix et orientent également le lecteur dans la nouvelle configuration donnée à l'information. Le moindre détail formel peut prendre sens et doit être justifié : la maquette générale, les choix de polices, le papier, le format, voire le prix ou la périodicité, qui relèvent également de la matérialité de l'objet journalistique. Les motifs invoqués pour expliquer les changements de maquette permettent de mesurer la candeur ou la duplicité des rédactions, et de constater le pouvoir des lecteurs sur la forme de leur périodique (rappelons que public dispose de plusieurs moyens de faire entendre sa voix : lettres, achat, abonnements et désabonnements<sup>2</sup>). Les premiers-Paris, avis et éditoriaux, espaces de discussion politique, accueillent ces questions de format — qui prennent souvent, par contagion, un caractère politique.

Pour étudier les relations qui se nouent entre le journal et ses lecteurs, le XIX<sup>e</sup> siècle offre un objet d'étude idéal : on assiste à la naissance de véritables médias de masse. 1836 voit les débuts de la presse industrielle, avec la création de *La Presse* et du *Siècle*, mettant pour la première fois au centre de l'activité journalistique la relation marchande et une logique de distribution agressive, seule garante de la survie du périodique. Dans cette ère médiatique, les entrepreneurs de presse mettent le public au centre de leurs projets, qui ne peuvent être profitables que par l'augmentation du tirage et de la publicité<sup>3</sup>. En 1881, la loi libère la presse, entraînant une concurrence accrue entre les journaux et la recherche de nouvelles formules

---

<sup>1</sup> Voir Roger Laufer, « L'Espace graphique », *Romantisme*, vol. 14, n° 43, 1984, p. 63-72.

<sup>2</sup> Christophe Charle, *Le siècle de la presse : 1830-1939*, Paris, Seuil, coll. L'Univers historique, 2004, p. 17.

<sup>3</sup> Alain Vaillant et Marie-Ève Thérenty, *1836 : l'an I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau monde, 2001, p. 7.

pour attirer les lecteurs. L'une des conséquences de ce changement de régime est le passage de l'ère rhétorique à l'ère de l'information, avec l'importance croissante du fait sur l'analyse et le remplacement du chroniqueur par le reporter. L'étude des formes du journal permet ainsi, indirectement, de proposer une histoire des valeurs (sociales, politiques, littéraires) partagés par certains journaux et par les lecteurs qu'ils représentent, puisque ces changements sont aussi les conséquences de modifications des normes mêmes de la lecture, des attentes des lecteurs du journal.

Je m'intéresserai à deux journaux, choisis pour leurs valeurs contrastives : *Le Siècle* et *Le Figaro*. D'un côté, un journal politique, républicain, fondé le 1<sup>er</sup> juillet 1836 (comme *La Presse* de Girardin) et signant la naissance de la presse industrielle car payé par la réclame ; de l'autre un journal non-politique au départ, reprenant en 1854 un titre ancien, conservateur, aristocratique et fonctionnant selon le modèle de la presse mineure — leurs relations au public sont très différentes, ne serait-ce que par la règle tacite qui veut qu'il est incorrect de parler de soi dans la grande presse, quand la petite presse peut (et doit) justifier toutes ses modifications de format à ses lecteurs.

### *Le Siècle.*

On parle souvent de *La Presse*, fondée 1<sup>er</sup> juillet 1836 par Émile de Girardin, qui invente le financement des journaux par la publicité (déficitaire sans elle), permettant un abonnement à 40 fr au lieu des 80 habituels<sup>4</sup> (**figure 1**). Mais une entreprise concurrente et opposée politiquement est fondée le même jour par Armand Dutacq, ancien collaborateur de Girardin : *Le Siècle*, proposé à l'abonnement à 40 fr à Paris et 48 fr dans les départements<sup>5</sup> — son prix est inférieur à celui des abonnements aux journaux du lendemain, largement pratiqués, et permettait également d'éviter les abonnements conjoints qui voyait un journal passer d'abonné en abonné.

Un numéro spécimen (**figure 2**) est distribué le 23 juin 1836, dans le cadre d'une vaste opération publicitaire (des représentants étaient chargés de trouver des abonnés, de placarder des affiches...). On constate que malgré la ressemblance des maquettes des deux journaux,

---

<sup>4</sup> Louis Guéry, *Visages de la presse : la présentation des journaux des origines à nos jours*, Paris, Éditions du CFPJ, 1997, p. 76.

<sup>5</sup> Tous les détails de cette entreprise éditoriale sont précisés dans une brochure distribuée avec le premier numéro spécimen du 23 juin 1836 : *Instructions pour Messieurs les correspondants du Siècle*.

celle du *Siècle* est plus complexe, avec une manchette de titre plus détaillée. Le caractère industriel de la publication est précisé dans le « Prospectus » qui ouvre ce numéro :

En publiant aujourd'hui un journal *quotidien, complet, dans le format des plus grands journaux*, À QUARANTE ET QUARANTE-HUIT FRANCS PAR AN, nous croyons entreprendre une œuvre dont l'opportunité et l'utilité ne peuvent être contestées par personne.

En toute chose, le *bon marché* est devenu la condition indispensable du succès dans toutes les entreprises, et l'état actuel de notre industrie proclame assez haut cette vérité<sup>6</sup>.

Les raisons de la création de ce journal sont à la fois politiques (de nouveaux lecteurs-électeurs sont apparus après la Révolution de 1830) et économiques (naissance de la réclame) :

La révolution de 1830, en élargissant le cercle électoral, en appelant un beaucoup plus grand nombre de citoyens à la vie politique, avait créé une classe nouvelle d'abonnés pour lesquels il fallait une presse nouvelle.

De plus, une source de revenus, inconnus autrefois, ouverte aux journaux, et qui prend chaque jour des accroissements considérables, leur permettait de réaliser des réductions qui, sans cela, auraient été impossibles.

Nous voulons parler des annonces industrielles et commerciales, empruntées à l'Angleterre, et qui tendent à remplacer parmi nous des modes usés de propagation et de publicité.

Il est donc évident que le produit des annonces et le nombre des abonnés doivent être en proportion directe, et que plus un journal aura d'abonnés, plus il aura d'annonces<sup>7</sup>.

Selon un « calcul bien entendu » et en accord avec la pensée saint-simonienne ambiante dans le milieu du journalisme<sup>8</sup>, une telle entreprise poursuit un double but : l'enrichissement de ses actionnaires et le bien-être de tous. Le premier numéro, le 1<sup>er</sup> juillet 1836, conserve la forme du spécimen, avec trois colonnes (comme *Le Constitutionnel* depuis 22 avril 1831) et le feuillet en rez-de-chaussée.

Les changements de maquette sont lents, et ne font presque pas l'objet de communication avec les lecteurs ; le 3 avril 1837 voit ainsi une modification importante de la manchette, avec la disparition du sous-titre « Journal politique, littéraire et d'économie sociale », qui ne réapparaît que dix ans plus tard, le 27 août 1847. Depuis 1846, *Le Siècle* publie les œuvres d'Alexandre Dumas dans un format particulier : une feuille hebdomadaire, pliable, avec titre courant, afin que les lecteurs puissent faire relier l'ouvrage à la fin des livraisons. À partir du 1<sup>er</sup> mars 1847, le journal adopte un format double, étendant ce système :

---

<sup>6</sup> Armand Dutacq, « Prospectus », *Le Siècle*, n° spécimen, 23 juin 1836, p. 1.

<sup>7</sup> *Ibidem*.

<sup>8</sup> Voir Philippe Régner, « Pratique et théorie saint-simonienne de la presse », dans Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, *Presse et Plumes : Journalisme et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, p. 223-239.

À partir de demain, nous consacrerons pareillement TROIS AUTRES JOURS PAR SEMAINE une partie spéciale du journal à la reproduction de tous les ouvrages de notre époque que leur succès et leur mérite appelleront à prendre place dans cette sorte de *Musée littéraire*<sup>9</sup>.

Ce *Musée littéraire*, qui débute avec *César Birotteau* de Balzac, fait augmenter l'abonnement de 12 fr par an pour les souscripteurs intéressés. Deux courtes colonnes d'explications dans le feuilleton semblent n'avoir pas suffi, puisque les rédacteurs du *Siècle* insèrent la référence aux deux formats dans la manchette à partir du 27 août 1847, puis fournissent le lendemain des explications plus détaillées, qui frappent par leur caractère essentiellement pécuniaire, les lecteurs étant invités à réaliser une bonne affaire :

En résumé — (outre *les 30 volumes* environ de *feuilleton quotidien* et *les 17 volumes* d'ALEXANDRE DUMAS), — l'édition *double format* du *Siècle* publie, *par an*, dans son *Musée littéraire*, la matière d'à peu près *53 volumes* de librairie ordinaire, soit, *tout compris*, la valeur de *CENT volumes par an*. Chaque volume inséré dans le *Musée littéraire* du *Siècle*, coté en librairie 7 fr. 50 c., *ne revient pas* à nos abonnés, sous cette forme, *à plus de 23 centimes*. Cette publication est la moins coûteuse de toutes les collections de ce genre, comme elle en sera la plus complète et la plus intéressante<sup>10</sup>.

L'usage rhétorique de l'italique et des petites majuscules est porté à son comble. La maquette du *Siècle* évolue peu, d'autant que rien ne vient remettre en cause son modèle : le tirage est passé de 11138 exemplaires en 1837 à près de 35000 exemplaires en 1846<sup>11</sup>. Ce sont les événements politiques qui précipitent les changements de forme. Le 24 février 1848, Louis-Philippe abdique sous la pression populaire, provoquant l'établissement d'un gouvernement provisoire le 25 février. Ce même jour, *Le Siècle* retrouve le format de l'affiche (**figure 3**), un simple titre surplombant trois colonnes de texte, sans feuilleton. Le format reste tributaire de l'actualité pendant quelques jours, avec une feuille simple et une manchette simplifiée ; au niveau du contenu, le journal devient républicain, applaudissant l'action du peuple ; la direction politique est confiée à Louis Perrée. L'abolition du droit de timbre le 4 mars (droit qui représentait environ 40% des dépenses du journal) conduit le 8 mars à l'extension à tous les abonnés d'un format double (mêmes dimensions mais pagination plus importante) et surtout à une réduction des prix d'abonnement, qui passent de 40 fr à 24 fr pour Paris (**figure 4**). Le ton reste factuel, neutre, n'impliquant aucune complicité avec le lecteur : « Le timbre sur la presse périodique est aboli. [...] Nous ferons connaître demain les

---

<sup>9</sup> « À nos abonnés », *Le Siècle*, 1<sup>er</sup> mars 1847, p. 1.

<sup>10</sup> *Le Siècle*, 28 août 1847, p. 1 (en première colonne, sans titre).

<sup>11</sup> Christophe Charle, *Le siècle de la presse*, *op. cit.*, p. 46.

nombreuses améliorations que nous nous proposons d'apporter dans la composition du journal<sup>12</sup>. » L'explication tarde ; il faut attendre le 11 mars 1848 pour voir développées sur près de deux colonnes les motivations des choix des rédacteurs. La relation marchande est toujours première ; concernant les nouveaux prix d'abonnement, le journal affirme : « Nous n'hésitons pas à dire que ces différents prix sont la dernière limite du bon marché ». Le format fait l'objet d'une démarche explicative plus précise, prenant pour la première fois la volonté du lectorat comme argument dans la prise de décision :

Quant au format, une question importante se présentait tout d'abord :

Devions-nous adopter ce qu'on appelle le *grand format*, c'est-à-dire la publication du journal tout entier sur une seule grande feuille ?

Devions-nous préférer le *double format*, c'est-à-dire la publication du journal sur deux feuilles adhérentes, de la dimension chacune du présent numéro, susceptible d'être détachées, et égalant pour le moins le *grand format* en étendue ?

L'intérêt seul de nos abonnés a décidé de notre choix.

Une expérience de deux années prouve, en effet, que le *grand format* simple froisse encore beaucoup d'anciennes habitudes.

Le *double format*, au contraire, réalise le vœu qui nous a été exprimé en plusieurs circonstances par l'immense majorité de nos souscripteurs. Il répond parfaitement au goût général, et l'essai que nous en avons fait par l'adjonction au journal des *Œuvres complètes d'Alexandre Dumas* et du *Musée littéraire du Siècle*, lui a donné déjà la consécration d'un long succès.

Enfin, il a pour avantage incontestable sur le *grand format* simple :

D'être d'un maniement plus commode ;

De se collectionner plus facilement ;

D'être plus accessible aux bibliothèques ;

De pouvoir, au besoin, se lire en famille par parties détachées ;

De contenir autant de matières que le *grand format* simple, et d'en permettre cependant un classement plus méthodique et plus varié ;

De continuer les collections que nos abonnés ont pu faire déjà, soit du *Musée littéraire*, soit du feuilleton, soit de telle autre partie du journal ;

De se prêter enfin plus aisément à toutes les nécessités de chaque jour<sup>13</sup>.

Ces explications sont réitérées les 18 et 23 mars ; malgré l'affirmation du rôle central des abonnés dans le choix de ce format, la relation semble unilatérale : les lecteurs sont davantage contraints que consultés, et c'est la rédaction qui décide de ce qui fait leur intérêt. Mais cette désinvolture envers les clients du journal ne fonctionne plus : le 1<sup>er</sup> novembre 1849, dans un grand revirement, *Le Siècle* passe au grand format simple, en justifiant cette fois-ci largement son choix sur deux grandes colonnes, répétées les 2 et 3 novembre. L'élection de Louis-Napoléon Bonaparte en décembre 1848 et le retour de restrictions sur la liberté de la presse en août 1848 et juillet 1849 ont modifié la situation :

---

<sup>12</sup> « Réduction des prix d'abonnement », *Le Siècle*, 8 mars 1848, p. 1.

<sup>13</sup> « À nos abonnés », *Le Siècle*, 11 mars 1848, p. 1.

À partir d'aujourd'hui, le SIÈCLE adopte le format de la PRESSE, du CONSTITUTIONNEL et des DÉBATS.

Depuis longtemps, SA DOUBLE feuille égalait en étendue la feuille SIMPLE des plus grands journaux. La disposition seule de la mise en pages était différente.

Avant de prendre à son tour le GRAND FORMAT SIMPLE, le SIÈCLE avait voulu attendre que le temps en eût définitivement consacré l'usage.

Cet usage existe désormais. En s'y conformant aujourd'hui, le SIÈCLE n'a plus à craindre de blesser d'anciennes et respectables habitudes. Il ne fait que céder opportunément au vœu réitéré d'un grand nombre de ses abonnés. Ce nombre même est devenu assez considérable dans ces derniers temps pour que leur opinion ait pris à ses yeux le caractère décisif de la presque unanimité. Il croit donc leur donner une nouvelle preuve de son empressement à réaliser toutes les améliorations successives dont le progrès naturel des choses arrive à démontrer la nécessité. C'est ainsi qu'il s'efforcera toujours de rester digne de leurs constantes sympathies<sup>14</sup>.

L'importance du roman-feuilleton n'est pas démentie ; pour continuer à donner à ses abonnés des feuilles à relier en volumes, *Le Siècle* les intègre dans la maquette, les lecteurs devant désormais découper le bas de la page (**figure 5**). Derrière les besoins des lecteurs se cachent les nécessités commerciales, adoucies par des considérations de bien collectif :

Le SIÈCLE a dû tenir compte aussi des besoins du commerce et de l'industrie. Le mode de publicité que leur offre le GRAND FORMAT SIMPLE est incontestablement le plus avantageux à leurs intérêts. Nous ne pouvons hésiter devant le résultat de cette expérience. Tout ce qui peut tendre à favoriser l'essor de la prospérité nationale mérite d'être pris en sérieuse considération par ceux des journaux qui tiennent à remplir leur mission d'utilité publique<sup>15</sup>.

*Le Siècle* n'apprend pas de ses erreurs, et en général continue à ne pas communiquer au sujet de ses changements de maquette ou de format ; le 10 août 1850, on voit ainsi apparaître de nouvelles rubriques (une partie commerciale et une partie politique) qui ne font l'objet d'aucune explication. Si explications il y a, elles viennent après coup, comme le 1<sup>er</sup> janvier 1855 : « Nos lecteurs ont dû remarquer, depuis quelques semaines, d'importantes améliorations dans l'exécution matérielle du journal<sup>16</sup> »... Ce laconisme peut s'expliquer par la position dominante de ce journal, premier des quotidiens en 1858 avec un tirage à 36500 exemplaires. Mais *Le Siècle* commence à perdre des lecteurs après la Commune ; sous la Troisième République, perdant son caractère de journal d'opposition, il n'attire plus que 15000 lecteurs en 1880, après avoir tiré à plus de 50000 exemplaires.

En 1887, il est racheté par Jean Dupuy, qui modifie en profondeur les relations avec le public pour tenter de retrouver la grandeur passée du *Siècle*. Le 15 juin 1888, le journal passe

---

<sup>14</sup> « Agrandissement de format », *Le Siècle*, 1<sup>er</sup> novembre 1849, p. 1.

<sup>15</sup> *Ibidem*.

<sup>16</sup> « Aux abonnés du *Siècle* », *Le Siècle*, 1<sup>er</sup> janvier 1855, p. 1.

de quatre à huit pages de cinq colonnes ; la cinquième page reprend le bandeau de titre et livre une longue chronique d'Henry Fouquier, célèbre publiciste et journaliste de l'époque, qui justifie le nouveau format :

La politique, aujourd'hui, dans notre pays de suffrage universel, n'est plus la chose de quelques-uns, l'occupation de quelques privilégiés ou de quelques passionnés. Elle est le grand devoir de tous. Elle se confond avec le patriotisme. [...]

Voilà pourquoi on a pensé, ici, à agrandir un journal politique et déjà littéraire, de telle sorte que, grâce à une distribution méthodique des matières traitées, le *Siècle* fût le journal nécessaire de tous et de toutes<sup>17</sup>.

La forme du journal est envisagée comme un décalque des divisions sociales du lectorat : le « citoyen », « l'industriel et le commerçant, le travailleur », « l'artiste, le lettré, l'amateur, le mondain, la femme » forment autant de catégories justifiant le traitement des matières et l'importance donnée à la science économique, aux chroniques, à la littérature. Mais ce constat ne recoupe pas forcément les attentes du public, qui n'a guère été consulté ; la nouvelle formule est un échec complet, qui se solde par le retour au format original : « À la demande d'un grand nombre de nos abonnés, nous reviendrons, à partir du 15 juillet courant, au format simple CONSIDÉRABLEMENT AGRANDI, de façon à pouvoir y traiter complètement toutes les matières contenues dans le double format actuel<sup>18</sup>. » Le 14 juillet, un mois à peine après le lancement de la nouvelle formule, *Le Siècle* retrouve ses quatre pages de six colonnes. Le public peut donc imposer en retour ses goûts, avec d'autant plus de force que le journal est en perte de vitesse — la dégradation de son tirage et de ses finances est lisible dans les avis récurrents rappelant les échéances d'abonnement. Les modifications des conditions d'exercice du journalisme l'oblige à chercher d'autres formules ; on trouve quelques essais vers le sensationnalisme avec l'Affaire Dreyfus, qui provoque l'apparition de tribunes accrocheuses (**figure 6**). On constate encore une fois que rien ne vient prévenir les lecteurs ; la pratique est lisible immédiatement, visible ailleurs, empruntée à l'affiche. Il faut attendre 1900 pour voir une maquette réellement expliquée aux lecteurs (dans le numéro du 6 septembre) ; la Une du 7 septembre permet de mesurer le chemin parcouru depuis le premier numéro du *Siècle* (**figure 7**).

Tout au long du siècle, on aura trouvé deux grands types de justification des changements de format : d'un côté, les causes économiques, de l'autre, l'aspect pratique pour le public ; mais on constate que les premières prévalent, quand le second sert avant tout de prétexte

---

<sup>17</sup> Henry Fouquier, « Chronique », *Le Siècle*, 15 juin 1888, p. 5.

<sup>18</sup> *Le Siècle*, 1<sup>er</sup> juillet 1888, p. 1 (sans titre, au début de la première colonne).

maladroit pour imposer des formats mal conçus. *Le Siècle* peine à entrer en adéquation avec les valeurs de son lectorat. Le journal continue à perdre des lecteurs, pour disparaître en 1932, avec un tirage inférieur à 1000 exemplaires.

### *Le Figaro*

*Le Figaro* donne un exemple très différent de relation au lectorat. Lors de sa (re)naissance en 1854, fondé par H. de Villemessant, *Figaro* (puisque le titre ne portait pas encore l'article) est un journal non politique<sup>19</sup>, hebdomadaire (il paraît le dimanche), visant un public aristocratique ; en son sein, s'opère une véritable réflexion sur l'adéquation entre la forme du journal et son public, réflexion faisant l'objet de longues et fréquentes discussions dans ses pages.

Dès le premier numéro du 2 avril 1854 (**figure 8**), on peut remarquer la vignette gravée, qui remplit une bonne partie de la manchette, où s'affiche, bien visible, la mention « Journal non politique ». En guise de légende, sous la gravure, un extrait du *Barbier de Séville* : « Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants... je me hâte de rire de peur d'être obligé d'en pleurer » ; diverses citations du *Mariage de Figaro* agrémentent les oreilles. Le caractère anthropomorphique de la publication est nettement marqué : c'est Figaro lui-même qui s'adresse au lecteur ; son image, qui occupe un quart de la Une, ses citations, l'absence d'article en sont les signes.

Le 5 novembre, le format s'agrandit, un avis en première colonne expliquant cette modification :

À partir de ce jour, et sans augmentation de prix, le *Figaro* adopte le format des grands Journaux. De cette manière les lecteurs retrouveront grandement la page qui, depuis un mois, était envahie par les Annonces.

Le caractère est entièrement neuf et nous avons fait fabriquer un papier exceptionnel<sup>20</sup>.

On passe de quatre à cinq colonnes, à l'image des journaux politiques (**figure 9**). Un changement subtil s'opère dans les citations choisies pour les oreilles, qui prennent un caractère nettement politique :

---

<sup>19</sup> Seuls treize journaux politiques étaient autorisés sous le Second Empire (voir Claire Blandin, *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, Paris, Colin, 2007, p. 34

<sup>20</sup> « Avis », *Figaro*, 5 novembre 1854, p. 1.

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a crevé son orgueil ! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

[...] On me dit qu'il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs<sup>21</sup>.

La transition vers un journal politique s'affirme ainsi insidieusement dans la forme du journal, qui continue cependant d'arborer la mention « Journal non politique ». Les avis se font plus complexes ; le 3 décembre 1854, le journal change encore de format (la page, pliée, le fait diminuer de moitié). La « Revue de la semaine » discute cette modification sous le titre « Figaro plié en deux » :

Le jeune et renaissant *Figaro* a bien de la peine, comme vous voyez, lecteurs, à prendre une forme et une dimension acceptée de tout le monde et de lui-même. — Il a débuté par un carré de papier assez modeste. — On lui a dit : — « Vous êtes trop petit, l'ami. » — Alors, d'un dimanche à l'autre, *Figaro* a pris les proportions majestueuses d'un journal *sérieux*. — « Vous êtes trop grand, » ont crié les mêmes voix qui disaient : « Vous êtes trop petit. » — Ne voulant ni grandir ni décroître, *Figaro* s'avise aujourd'hui de se plier en deux. — Est-ce mieux ? Nous verrons bien. — L'enquête est ouverte, et on peut bien faire crédit de quelques mois de tâtonnements à un journal qui, jusqu'ici, s'est essayé devant les amateurs et qui compte dater son existence critique et littéraire du 1<sup>er</sup> janvier 1855<sup>22</sup>.

La discussion sur le format mène tout naturellement, par un passage du journal à l'homme, à une chronique des bonnes mœurs :

C'est qu'avant de vivre il faut apprendre à vivre. Les gens qui ne se doutent de rien croient, qu'en se levant et en se couchant à heure fixe et en faisant des repas réguliers, on vit<sup>23</sup>.

Cette confusion entre la forme du journal et la silhouette humaine perdurera ; le format se confond avec le lecteur, *Figaro* est un journal-homme.

L'orientation de plus en plus politique du journal se confirme en 1856, avec l'apparition de nouveaux collaborateurs ; *Figaro* devient le 6 janvier bihebdomadaire (le jeudi et le dimanche), avec un sommaire à partir du 13 janvier. Les avertissements contre le journal se multiplient ; en mars 1856, *Figaro* est menacé de disparition. Un autre titre tente alors de

---

<sup>21</sup> *Figaro*, 5 novembre 1854, p. 1 (oreilles gauche et droite).

<sup>22</sup> Auguste Villemot, « Chronique parisienne : Revue de la semaine », *Figaro*, 3 décembre 1854, p. 1.

<sup>23</sup> *Ibidem*.

reprendre sa maquette pour attirer des lecteurs ; la réaction de la rédaction ne se fait pas attendre :

Dans un de nos derniers numéros, nous avons annoncé, en bon confrère que nous sommes, — et tout à fait amicalement, — une publication hebdomadaire intitulée : la GAZETTE DE PARIS. — Ce journal a paru dimanche dernier, en reproduisant avec une exactitude, qui dénoterait des préoccupations d'héritier pressé de jouir, notre format, nos titres et notre distribution d'articles ; si bien que, sauf la vignette, le nouveau-né est, — matériellement parlant — une imitation complète du FIGARO. Cette espèce de photographie imprimée de notre journal ayant profité, pour paraître, du moment où une série de condamnations menaçait très sérieusement l'existence du FIGARO, a donné à supposer aux personnes qui ne l'ont pas lue que nous étions pour quelque chose dans sa publication. — Il n'en est absolument rien<sup>24</sup>.

La réalité est plus complexe. La *Gazette de Paris* est en effet, d'une certaine manière, l'ancêtre de Figaro : un numéro spécimen avait paru en septembre 1853, dirigé par Dollingen — le même qui dirigea d'abord *Figaro* avant de se retirer en juillet 1854 (après l'avoir tiré au sort avec Villemessant). La *Gazette* est d'ailleurs rachetée par Villemessant en 1859 (la périodicité de *Figaro* change alors le 3 avril, paraissant le mardi et le samedi pour ne pas gêner la parution de la *Gazette* le jeudi) avant de disparaître en 1860<sup>25</sup>.

*Figaro* subit beaucoup de changements mineurs, qui ne sont même pas notifiés aux lecteurs : la vignette de titre est regravée (8 février 1857), permettant un gain de place ; elle est même remplacée entre le 1<sup>er</sup> août 1861 et le 2 janvier 1862 (**figure 10**), avant de reprendre son allure habituelle. Les changements plus profonds sont liés, une fois de plus, aux décrets et lois régissant la presse. Villemessant, après avoir quitté le journal, revient ainsi à sa rescousse le 4 novembre 1858 : le droit de timbre, dont les journaux non politiques étaient exemptés depuis le 28 mars 1852, est en effet réinstauré<sup>26</sup>. Les lecteurs sont directement consultés :

Chers lecteurs,

---

<sup>24</sup> H. de Villemessant, « Avis », *Figaro*, 13 avril 1856, p. 1.

<sup>25</sup> Voir Sophie Spandonis, « “Un monde entier à remuer” : la vie et l'esprit parisiens dans la *Gazette de Paris* de Dollingen (1856 -1859) », actes du III<sup>e</sup> congrès de la SERD, « La Vie parisienne, une langue, un mythe, un style », < [http://www.etudes-romantiques.org/vie\\_parisienne.htm](http://www.etudes-romantiques.org/vie_parisienne.htm) > (consulté le 30 septembre 2010).

<sup>26</sup> Gilles Feyel, *La Presse française des origines à 1944 : Histoire politique et matérielle*, Ellipses, 1999, p. 80.

Il vient de s'abattre un bien gros impôt sur notre ami *Figaro* ; il est soumis au timbre. C'est quelque chose comme soixante-douze mille francs par an. J'aurais beau épancher mes douleurs dans votre sein, mes jérémiades ne pourraient en rien alléger la situation et n'arriveraient probablement qu'à vous ennuyer. Je n'imiterai donc pas ces plaideurs terribles, qui fatiguent la galerie des détails du procès perdu par eux. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me soumettre le plus gracieusement possible, tout en cherchant les moyens de me tirer d'embarras<sup>27</sup>.

Le ton est celui du commerçant, de la relation sans manière entre hommes — celui que *Figaro* adopte depuis le début : « Maintenant, causons un peu de nos petites affaires. Que demandez-vous ? c'est de recevoir au meilleur marché possible un journal *bourré de traits d'esprit ? Rien de plus facile*. Nous en causerons plus tard<sup>28</sup>. » La question qui se pose est celle du passage d'un journal bihebdomadaire à un journal quotidien ; mais Villemessant veut prendre l'avis de ses lecteurs :

Jusqu'à ce jour, l'opinion des abonnés n'a jamais été comptée pour rien par les journaux qui avaient des changements à introduire dans leur mode de publication. Très souvent il vous arrive même de vous abonner à une revue littéraire ou illustrée qui disparaît presque aussitôt en vous annonçant que vous recevrez à sa place un journal d'agriculture ; qu'il n'y a rien de changé, si ce n'est le titre, le format, la spécialité et le prix de l'abonnement. Je vais opérer d'une toute autre façon. Vous trouverez inclus dans ce numéro deux bulletins : l'un pour la combinaison quotidienne, l'autre pour le maintien du mode actuel de publication. Lisez, réfléchissez et votez<sup>29</sup>.

Les résultats du vote ne sont pas publiés, mais *Figaro* reste bihebdomadaire, suivant apparemment les souhaits de son public plutôt que ceux de la rédaction. Le 25 novembre 1858, *Figaro* publie le tirage des journaux : *Le Siècle* est le premier des quotidiens avec 36500 exemplaires, tandis que *Figaro* tire honorablement à 9000 exemplaires.

Les expérimentations de format se font davantage en périphérie du journal, en grande partie pour réagir aux nouveaux concurrents et à leurs innovations formelles : en 1864, on assiste ainsi à la création de la *Gazette des abonnés* par réaction au *Petit Journal* ; Villemessant crée également l'éphémère *Grand Figaro* (1250x900 mm)<sup>30</sup>. La réaction à cette

---

<sup>27</sup> H. de Villemessant, « À nos abonnés », *Figaro*, 4 novembre 1858, p. 3.

<sup>28</sup> *Ibidem*.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> Claire Blandin, *Le Figaro*, *op. cit.*, p. 44.

nouvelle donne dans un contexte concurrentiel se fait vraiment sentir en 1866, avec le 4 janvier une nouvelle adresse aux lecteurs concernant la forme du journal. On retrouve l'anthropomorphisation de *Figaro* :

*Figaro* est maintenant grand garçon ; au prochain avril il aura ses douze ans ; âge encore bien tendre pour les hommes, mais déjà mûr pour les journaux, qui, on le sait, se développent dans une température chaude et vieillissent vite<sup>31</sup>.

Villemessant présente quelques justifications : « Je voulais reconquérir sur les annonces la moitié au moins de la place qu'elles occupaient » ; « De tous les journaux qui se publient à Paris, le *Figaro* est celui qui paie le plus cher sa rédaction<sup>32</sup>. » Il promet à ses lecteurs, qui lui ont « souvent demandé pourquoi je ne publiais pas de romans », de consacrer à une œuvre de ce genre le feuilleton du journal. L'année 1866 voit encore quelques changements mineurs (une nouvelle gravure de la vignette le 1<sup>er</sup> juillet, la présence d'un sommaire le 5), mais ce qui se prépare est plus important : le passage, le 16 novembre 1866, à un rythme quotidien. La vignette est modifiée, afin de présenter les autres publications de Villemessant aux pieds de *Figaro* : *L'Événement*, *le Grand Journal*, *l'Autographe*... (**figure 11**). Une longue lettre de Jouvin à Villemessant, en première page, intitulée « Un baptême et un enterrement », refait l'historique du journal sur le mode de l'éloge funèbre, tout en saluant la nouvelle formule : « Dieu veuille garder le cher marmot de sa présence<sup>33</sup> ! » Cet article signe la fin de *Figaro* et la naissance le lendemain d'un nouveau journal, *Le Figaro*, l'article mettant fin à la tradition de l'anthropomorphisation, signalée par l'abandon définitif de la vignette (**figure 12**) :

Nous avons mis hier, en tête du journal, la vignette de notre vieux *Figaro*, à laquelle nous tenions comme à un drapeau. Mais nous avons deux excellentes raisons pour la retirer dès aujourd'hui.

D'abord, quand un journal tire à un grand nombre d'exemplaires, comme le *Figaro* quotidien, il n'est pas possible de donner à la vignette la moindre apparence de netteté.

Ensuite, elle nous ôtait cinquante lignes de rédaction, que nous sommes trop heureux de rendre à nos lecteurs<sup>34</sup>.

---

<sup>31</sup> H. de Villemessant, « À mes lecteurs », *Figaro*, 4 janvier 1866, p. 1.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

<sup>33</sup> B. Jouvin, « Un baptême et un enterrement », *Figaro*, 16 novembre 1866, p. 1.

<sup>34</sup> *Le Figaro*, 17 novembre 1866, p. 1 (sans titre, au début de la première colonne).

*Le Figaro* possède alors 15000 abonnés et 56000 acheteurs. Il lui reste à subir encore une grande transformation, que tous ces ajustements de formats faisaient pressentir. Le 20 mai 1867, menacé une fois encore de disparition pour avoir traité de matières politiques sans payer de cautionnement, *Le Figaro* devient « Littéraire et Politique » :

On se rappelle qu'il y a quelque temps, une haute bienveillance avait autorisé M. de Villemessant, dans le cas où il se rendrait propriétaire du *Figaro*, à le transformer en journal politique. M. de Villemessant a beaucoup hésité à profiter de cette faveur, car il faut mûrement réfléchir avant de modifier les conditions d'existence d'une publication aussi importante que celle-ci.

Mais le *Figaro* a couru cette semaine de sérieux dangers dont nous avons cru inutile d'entretenir le public avant qu'ils fussent conjurés. Une causerie de notre collaborateur Henri de Rochefort a amené notre comparution devant M. le juge d'instruction de Gonet. — Nous étions inculpés d'avoir traité de matières politiques dans un journal *autorisé*, mais qui n'avait pas versé son cautionnement. Toute condamnation sur ce chef entraînant de droit la suppression, le *Figaro* se trouvait dans le même cas que feu l'*Événement* et était menacé du même naufrage.

M. de Villemessant s'étant empressé, vendredi 17 courant, de verser au Trésor *cinquante mille francs*, l'accomplissement de cette formalité a eu pour effet d'arrêter les poursuites.

En conséquence, à partir du 25 de ce mois, le *Figaro* s'assujettira au timbre et aura le droit, qu'il envoie fort peu, de traiter de matières politiques et sociales ; aussi n'usera-t-il de ce droit qu'avec une excessive sobriété.

Rien ne sera changé à l'ordonnance générale du journal, seulement, nous agrandirons le format et, naturellement, le prix du numéro sera élevé à 15 centimes<sup>35</sup>.

On croirait lire l'avis ironique de 1858 : « il n'y a rien de changé, si ce n'est le titre, le format, la spécialité et le prix de l'abonnement » ; dans cette modification d'ampleur, les lecteurs sont mis devant le fait accompli, la menace de disparition autorisant tout. Toutes les modifications antérieures pointaient pourtant vers ce « devenir-sérieux » du *Figaro*, et les excuses de la rédaction sonnent particulièrement faux. Le 27 mai 1867, on annonce aux abonnés une augmentation d'un tiers de leur abonnement, en leur demandant d'envoyer la différence ; tout cela se fait comme « tout naturellement », sans explication, la question judiciaire effaçant tous les arguments contraires.

---

<sup>35</sup> « Figaro Littéraire et Politique », *Le Figaro*, 20 mai 1867, p. 1.

Les changements, les années suivantes, conservent cependant le ton de l'ancien *Figaro* : on prend toujours le soin d'expliquer et de discuter les choix de papier, de format, de maquette, davantage en tout cas que dans un journal comme *Le Siècle*. Le modèle du petit journal informe encore les pratiques relationnelles du *Figaro*. La maquette finit par se figer lorsque le journal se rallie à la République en 1879, à la mort de Villemessant, sous la direction de Francis Magnard depuis 1875 ; la stabilisation politique entraîne une stabilisation des valeurs de son public et par conséquent un équilibre de la maquette. Contrairement au *Siècle*, ce journal conservateur ne cesse d'étendre son audience, grâce à de nombreuses expérimentations de contenu (envoi de reporters à la mode anglo-saxonne...) et au maintien d'un ton léger, caractéristique du *Figaro* depuis sa création.

Malgré le caractère spécifique de la relation des journaux au public, qui semble fortement dématérialisée, cette relation existe et prédétermine de nombreux choix de format – ou du moins, elle nécessite la justification de ces choix. Trois grandes causes sont alléguées pour motiver les modifications de la maquette des journaux : des causes politiques, économiques et pratiques — ces dernières seules étant liées véritablement au lectorat. Or on constate que les causes économiques et politiques, fortement liées (les nouvelles législations ayant des impacts directs sur le coût de fabrication des journaux), dominant largement ; le lecteur n'est le plus souvent considéré que comme un client, un abonné, avant d'être un citoyen ou un homme du monde. Son confort de lecture, ses intérêts ne sont pris en compte que dans la mesure où ils entraînent une plus grande diffusion du journal et permettent d'augmenter les recettes. C'est essentiellement l'économie qui gouverne forme, preuve du caractère industriel de ces parutions, ce qui confirme le statut d'entreprise industrielle de la presse. Comme l'écrit Christophe Charle, en devenant une industrie culturelle, l'information est passée « au statut de marchandise soumise aux règles de rentabilité capitaliste<sup>36</sup> ».

Julien Schuh

---

<sup>36</sup> Christophe Charle, *Le siècle de la presse*, op. cit., p. 16.